

LES MYSTERES QUI NE FURENT JAMAIS ECLAIRCIS

LE TRESOR FANTOME

par Jean RAY

VOICI comment en l'année 1858 le «Magasin Pittoresque» a décrit le minuscule village d'Oberstein dans le tout aussi minuscule duché d'Oldenburg :

«Le duché d'Oldenburg est un petit état resserré entre la Prusse et la Bavière et traversé par le cours de la Nahe qui se jette dans le Rhin. Les rochers escarpés au milieu desquels la Nahe s'ouvre un chemin difficile en formant de murmurantes cascades, semblent se presser et s'entre-choquer autour d'Oberstein : cette ville, bâtie sur un haut versant, au-dessus de la rivière, n'a guère qu'une seule rue ; ses vieilles maisons se dressent contre le roc, ou baignent leurs pieds dans la Nahe qui, plus tranquille en cet endroit reflète ses bords comme un miroir. Deux montagnes couronnées de châteaux dominent ces antiques demeures allemandes aux balcons couverts de bois. L'un des châteaux est presque entièrement conservé ; l'autre est abandonné, et on n'en voit plus qu'une tour ruinée et garnie de lierres.

«...On entend, dans ces maisons qui élèvent leurs bleuets fumées, les travaux des habiles ouvriers qui façonnent en mille façons les agates que le pays fournit avec une inépuisable richesse, et qui, travaillées, se répandent dans toute l'Europe».

Le rédacteur de l'honnête magazine que fut le «Magasin Pittoresque» exagérât généreusement en donnant le nom de «ville» aux cinquante demeures d'Oberstein, et en parlant de l'inépuisable richesse de l'agate. On n'y trouvait que l'agate ordinaire, dans laquelle les ouvriers façonnaient des billes et des mortiers d'herboriste, mais non les calcédoines précieuses comme la cornaline et la sardoine.

Pourtant aux environs de l'année 1830... mais n'anticipons pas. Par un soir de printemps de l'année 1829, 30 ou 31, il ne nous fut pas possible de découvrir la date exacte, car les différents récits que nous tombèrent sous la main, diffèrent à ce sujet, un homme de chétive apparence fit son entrée dans Oberstein et s'installa à l'unique auberge.

L'aubergiste et sa famille commençaient de souper et invitaient l'étranger à leur table, où se trouvaient servis du poisson fraîchement pêché dans la Nahe, et un rôti de porc.

Le voyageur se fit connaître comme étant un certain Walter Breitfuss, ve-

nant de Hanovre et âgé de quarante deux ans.

Aux dires de Fritz Kalb, l'aubergiste, il paraissait beaucoup plus vieux.

Au cours du repas il s'informa de l'industrie de l'agate et des terrains d'extraction.

Kalb répondit que ces derniers étaient la propriété de deux familles résidant à Oldenburg, la capitale du duché.

— N'y a-t-il aucun terrain à vendre dans les environs ? demanda Breitfuss.

Kalb partit d'un grand éclat de rire. — Ma belle-fille, née Maria Richter, possède un arpent de rocaille au bord de la Nahe, répondit-il, et comme elle est veuve et pas riche, elle bénirait celui qui lui en offrirait cinquante ou soixante thalers, mais si c'est pour y découvrir de l'agate, je vous préviens que l'on n'y trouverait pas de quoi fabriquer un demi-cent de billes d'enfant !

— Où pourrais-je voir Maria Richter ? demanda le voyageur.

— Elle est là, à l'autre bout de la table, c'est elle qui vient de nous servir le rôti.

L'affaire fut conclue en un tournemain : Breitfuss versa cinquante thalers en bonne monnaie trébouchante. On n'eut pas recours à un notaire, puisqu'il aurait fallu faire le voyage à Oldenburg pour en trouver un. Mais on était entre honnêtes gens, et Breitfuss se contenta d'un reçu rédigé par le maître d'école, qui était en même temps arpenteur et géomètre, et toucha un thaler comme honoraires.

Le lendemain Breitfuss inspecta le terrain dont il venait de faire l'acquisition, puis il passa deux jours à l'auberge à se reposer, à fumer et à lire dans un gros livre qu'il avait tiré de son havresac. Le jour suivant il fit l'emplette de deux pics, dont un à deux têtes, d'une pioche de carrier et d'une pelle de terrassier.

Une heure plus tard il se mettait à creuser la terre de son terrain et à casser le roc.

Le soir il revint à l'auberge, portant un sac de solide toile dont il ne montra pas le contenu.

— Espérez-vous trouver de l'agate ? lui demanda Kalb, mais l'étranger se contenta de lui jeter un regard mécontent et le brave aubergiste n'insista pas.

Pendant plusieurs jours, Breitfuss travailla de l'aube à la soirée, et à

chaque retour au logis, son sac semblait plus lourd, plus rempli.

Le dimanche suivant, il fit part à Kalb de son intention de chômer ce jour là, et de partir en excursion dans la montagne. Il demanda du pain, du fromage et un flacon de vin, bourra sa pipe et partit. Après son départ, l'aubergiste, mû par une curiosité d'ailleurs excusable, décida d'examiner le contenu du fameux sac.

Il ne put le découvrir, quand son plus jeune fils, un gamin fort déluré, constata que l'une des planches du plancher de la chambre du logeur, branlait légèrement.

On la souleva : le sac avait été caché sous le plancher.

Kalb le trouva rempli au tiers de morceaux de quartz qui était certainement de l'agate, mais de couleurs toutes différentes de celles qu'il connaissait.

Parmi les clients de l'auberge se trouvait un vieux carrier, préposé à l'extraction des pierres semi-précieuses.

Le vieillard n'en crut pas ses yeux.

— Des cornalines... des sardoines, et parmi les plus belles ! s'écria-t-il. Je me demande qui peut être ce diable d'homme qui est parvenu à retirer de pareilles valeurs d'un terrain, dont le meilleur caillou n'est pas digne de paver une ruelle ?

A la nuit close Breitfuss n'étant pas de retour, Kalb et le carrier, munis d'une lanterne, allèrent examiner le terrain. L'étranger y avait creusé quelques trous de minime profondeur, où l'on ne trouvait nulle trace de calcédoines, ni même d'agate ordinaire. Kalb veilla une partie de la nuit, guettant le retour de son étrange client, car, honnête et franc comme il était, il comptait lui avouer son indiscretéon.

Mais Breitfuss ne revint pas ; disons sans plus attendre qu'il ne revint jamais.

Après une vaine attente de huit jours pleins, Kalb et le carrier mirent le maire au courant de la singulière histoire.

Le contenu du sac fut examiné en présence de deux contre-maîtres des carrières voisines, fort experts en la matière, qui s'extasiaient sur la valeur des quartz découverts par Breitfuss.

En présence de ces quatre témoins, le maire ferma le sac, le scella, apposa sur la cire chaude le cachet de la commune, et l'enferma dans le coffre-fort de la mairie.

Ils allaient se retirer, quand on entendit un bruit de chevaux et de roues et qu'un des directeurs des carrières, descendit de voiture, venant d'Oldenburg.

On lui raconta l'histoire, à laquelle il

n'ajouta aucune foi.

— Des cornalines, des sardoines, pourquoi pas des diamants ? s'écria-t-il. Les cachets de cire étaient à peine refroidis, on décida de les rompre. Le sac ne contenait plus que du sable et des galets... Or, les quatre témoins n'avaient pas quitté la salle où se trouvait le coffre-fort, depuis le moment où le fameux sac au trésor y avait été enfermé !

Mais le mystère ne s'en tint pas là.

La veuve Maria Richter avait mis les cinquante thalers, prix de son terrain, dans une bourse de cuir, qu'elle gardait cachée dans son armoire sous une pile de linge. Elle prenait plaisir à les compter et à les recompter au moins une fois par jour.

Le soir de la disparition des précieux quartz, elle trouva la bourse vide...

Est-ce tout ? Non !

Le maître d'école qui avait touché un thaler d'honoraires pour ses services, avait glissé la pièce d'argent toute neuve, dans la tire-lire de sa fillette. Quand on cassa la tire-lire, le beau thaler s'était envolé ! Quant au terrain, il fut remué de fond en comble, mais pas une brébe de la plus vulgaire agate n'y fut trouvée.

Le directeur des carrières entreprit, pour son propre compte, des recherches à Hanovre et finit par y découvrir un savetier du nom de Breitfuss, qui, à la description qu'on lui fit du mystérieux voyageur, dut reconnaître son frère Walter.

— C'est curieux, dit-il, Walter a toujours eu la marotte des pierres précieuses, tout petit il collectionnait tous les morceaux de verre de couleur qui lui tombaient sous la main et croyait posséder un trésor. En dehors de cela c'était un garçon bien intelligent et très instruit.

— Où pourrais-je le trouver ? demanda le directeur.

Le savetier le considéra avec stupeur.

— C'est vrai, où avais-je la tête... j'aurais dû vous le dire déjà ! Mais tout cela n'est pas possible ! Walter avait pris du service dans l'armée de Blücher, il y a quinze ans qu'il est mort à Waterloo !

G. A. Hoffmann aurait pu écrire cette histoire qui n'est pas un conte...



B. GOORDEN PRESENTE

LE FANTASTIQUE DANS TOUT (1949)

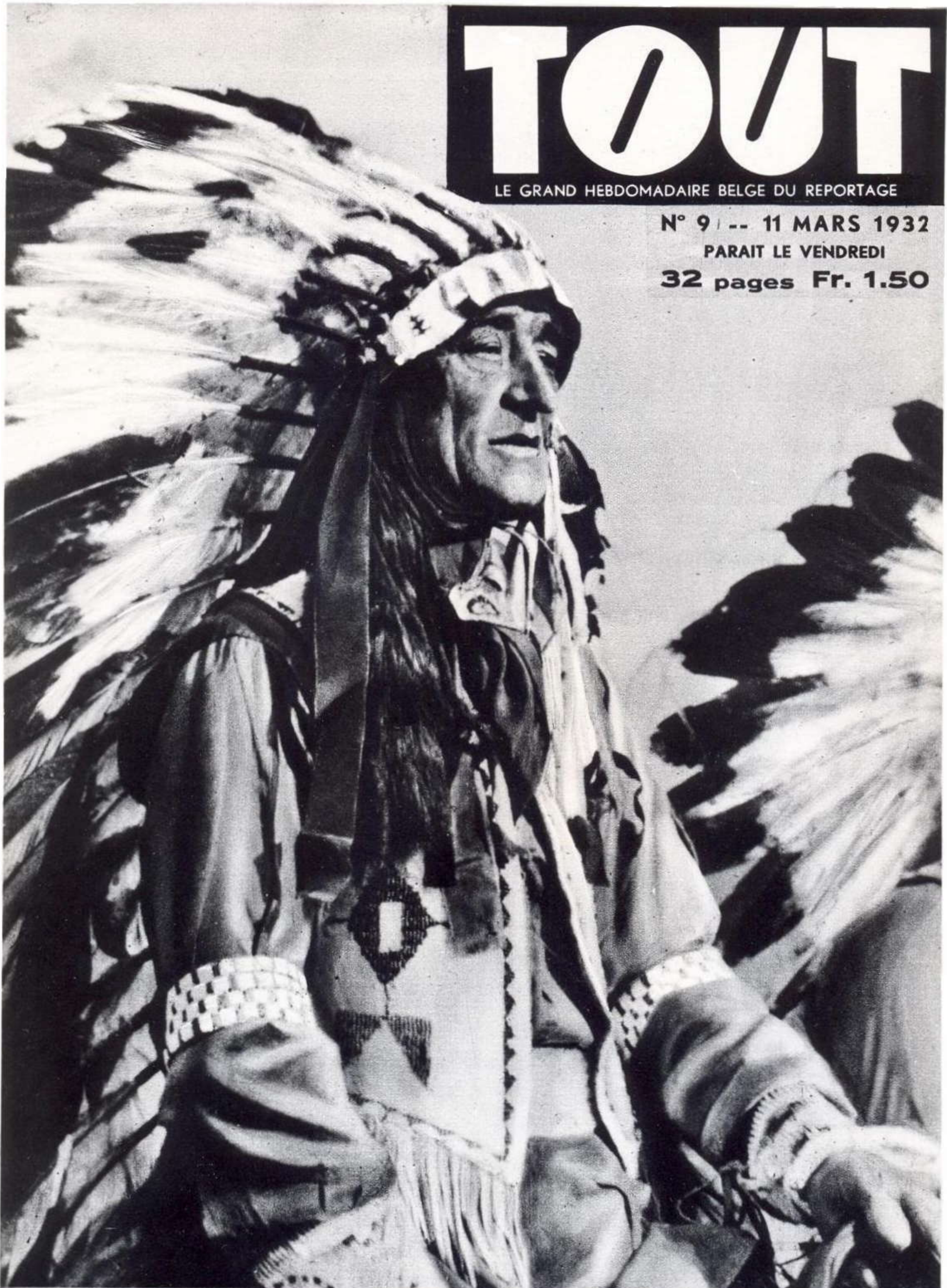
TOUT

LE GRAND HEBDOMADAIRE BELGE DU REPORTAGE

N° 9 / -- 11 MARS 1932

PARAIT LE VENDREDI

32 pages Fr. 1.50



LES INDIENS ! La noble beauté de la race rouge, aujourd'hui à peu près disparue, est légendaire. Que deviennent les derniers Sioux au contact de la civilisation blanche ? Lisez, en page 9, le reportage de Charles Pétrasch :

CIRQUE !

-INTRODUCTION par B. GOORDEN	P. 3
-L'HOMME ET LE SERPENT (par Ambrose BIERCE) (N° 1 du 9/4/1949)	p. 4-5
-RHOTOMAGO par Michel de GHELDERODE (N° 3 du 7/5/1949)	p. 6-7
-DUPONT S'EST RETOURNE par Thomas BURKE (N° 4 du 21/5/1949)	p. 8-9
-J'AI TUE ALFRED HEAVENROCK par Jean RAY (N° 5 du 28/5/1949)	p.10-11 + 31
-L'HOMUNCULE par Robert BLOCH (N° 6 du 5/6/1949)	p.12-13 + 31
-LE TABLEAU DE LUCIO DE FERRI par Johan DAISNE (N° 3 du 7/5/1949)	p.14
-LA SECONDE MORT DE THAIS par Henri HORNE (N° 7 du 12/6/1949)	p.15
-L'AMATEUR DE RELIQUES par Michel de GHELDERODE (N° 7 du 12/6/1949)	p.16-17
-LE DIABLE A LONDRES par Michel de GHELDERODE (N° 8 du 19/6/1949)	p.18-19
-L'AUBERGE par Guy de MAUPASSANT (N° 8 du 19/6/1949)	p.20-21
-LE TRESOR FANTOME par Jean RAY (N° 8 du 19/6/1949)	p.22
-LA HANTISE DES CARREFOURS par Jean RAY (N° 9 du 26/6/1949)	p.23
-VOILA POURQUOI MONSIEUR BELZET N'EXISTE PAS par J. COLLIER (N° 9 du 26/6/1949)	p.24
-MONSIEUR SARRIGUE ET LE DIABLE par Jean RAY (N° 10 du 3/7/1949)	p.25 + 31
-LE Puits ET LE PENDULE par Edgar Allan POE (N° 12 du 17/7/1949)	p.26-27 + 31
-L'OMBRE CASQUEE par Jean RAY (N° 11 du 10/7/1949)	p.28
-LA FEMME AU PARAPLUIE ROUGE par Jean RAY (N° 12 du 17/7/1949)	p.29
-LES "SOMBRES SIX-SEMAINES" par Jean RAY (N° 14 du 31/7/1949)	p.30

LE FANTASTIQUE DANS "TOUT"

La revue TOUT, qui nous intéresse, éditée par Patria (30 rue du Marais à Bruxelles), connu 25 numéros entre le 9 avril et le 16 octobre 1949.

C'est un article de Claude DEMEOCQ, paru dans Le Petit détective (Bois-Colombes) N°2 (1985) et réalisé grâce à la collaboration de notre collègue et ami, Robert van Bel, qui a attiré notre attention sur cette revue.

Claude DEMEOCQ y échafaude d'audacieuses hypothèses en ce qui concerne les apports de Jean RAY.

Si nous nous référons à l'illustration de couverture de la présente anthologie, par exemple, il signale: "Il est certain que Jean Ray n'a pas collaboré à la première formule de TOUT -ayant été publiée du 15 janvier 1932 au 9 décembre 1934 (49 numéros) par les Eds Patria à Anvers-, mais alors que faisait-il déguisé en chef indien sur une des couvertures?" (p. 49). Si le Sioux présente effectivement quelque ressemblance avec Jean Ray, C.DEMEOCQ omettait purement et simplement la légende figurant en-dessous de la photographie... A sa décharge, nous citerons Roland STRAGLIATI qui, dans l'introduction à "La main de Goetz von Berlichingen" (publié dans Mystère-magazine N°41 de juin 1951), prétendait que "(...) son grand-père paternel (...) épousa une Indienne au cours de ses voyages" (p. 77). Même si Jean Ray se plaisait à imaginer cette grand-mère paternelle sioux ou dakota, Marie-Thérèse Colen est bel et bien née le 22 août 1818 à Mol, dans la province d'Anvers (cf. BARONIAN/LEVIE, L'Archange fantastique, 1981, p. 44)!

Le sensationnalisme étant à la mode, nous excusons ce premier manque de rigueur scientifique mais pas le suivant. Claude DEMEOCQ manque totalement d'objectivité en affirmant: "TOUT bénéficiera des signatures les plus prestigieuses de la Belgique: Jean Ray (...) y signait une longue nouvelle fantastique (non rééditée à ce jour): L'homme et le serpent." (p. 44). En fait, le texte n'est pas signé. Ensuite, quand on effectue quelques recherches, on constate qu'il s'agit d'un texte d'Ambrose BIERCE, réédité notamment, sous le même titre, dans La Rivière du hibou et autres contes (Les Humanoïdes associés, 1977)...

Cela dit, l'article de Claude DEMEOCQ a des qualités et il semble qu'il ait raison en disant que la nouvelle fantastique de Jean Ray "Monsieur Sarrigue et la diable" n'a jamais été rééditée. Il s'agirait d'un inédit alors que les autres textes ont pour la plupart été repris dans L'HERNE N°38 consacré à Jean RAY par Jacques VAN HERP en 1980.

Si nous passons rapidement en revue les contributions des autres écrivains à TOUT, nous avons affaire à des "classiques": les textes des Belges Johan DAISNE et Michel de GHELDERODE -provenant tous trois de l'édition définitive de Sortilèges (1947)- sont archiconnus des spécialistes alors que "L'Auberge" du Français Guy de MAUPASSANT -parue dans Les Arts et les Lettres, le 1er septembre 1886- figure dans son recueil Le Horla (1887) et que celle de l'Américain Edgar Allan POE, "Le puits et le pendule", sera reprise dans ses Nouvelles histoires extraordinaires.

Après un survol bibliographique rapide, nous n'avons pas retrouvé trace des autres textes mais il est possible que l'un ou l'autre (BLOCH ?) ait bénéficié d'une autre traduction française. Quoi qu'il en soit, bonne lecture.